

CAHIERS D'HISTOIRE EGYPTIENNE

Histoire — Ethnographie — Documents

EGYPTIAN HISTORY PAPERS كراسات التاريخ المصري

18, Av. du Baron Empain, Héliopolis (R.A.U.) — Tél. 61195

ADMINISTRATEURS :

Administrators :

Jeannette DEBONO-AYROUT — Fernand DEBONO

Abonnement par série annuelle : 200 Piastres Egyptiennes.

Annual subscription : Two Egyptian Pound and half.

Pour souscription et correspondance, s'adresser à l'un des Administrateurs.

For subscription and correspondence, please communicate with the Administrators.

Les Cahiers d'Histoire Egyptienne ne publient que de l'inédit.

The Egyptian History Papers only accept unpublished contributions.

La direction décline toute responsabilité sur les opinions émises par les auteurs.

cahiers d'histoire égyptienne

كراسات التاريخ المصري

Histoire - Ethnographie - Documents

Volume XI

LE CAIRE

1969

DIOSPOLIS PARVA

par

le Dr. PAUL HONIGSBERG

De nos jours elle se nomme *Héou*, écrit en arabe avec deux lettres seulement, mais prononcé en quatre, exactement comme la translittération française. La translittération officielle « *Hiw* » en usage près des administrations de la poste et de l'arpentage, serait incompréhensible aux *Huwiye*, les habitants de *Héou-Hiw*. Mais il s'écrit, *Huwiye*, d'après l'orthographe officielle.

Il y a environ une vingtaine d'années, avant la Révolution ils étaient vingt mille, vivant en état de féodalité ouverte.

Les propriétaires des terres, sauf le gouvernement et la sucrerie, sont des *Haouära*, issus d'une tribu arabe du Maghreb, le « lieu du soleil couchant ». Les *Haouära* avaient même établi un gouvernement indépendant au 18ème siècle qui régna quelques années avec succès. Ils sont fiers de leur noblesse, médiocrement intelligents et physiquement d'un beau type, mais cependant peu égyptien. Un *Haouäri* décrochait rarement un diplôme universitaire. On raconte qu'ayant posé la question à l'un d'eux : « *Es-tu Musulman ou Haouäri* » ? il répondit : « Moi, je suis *Haouäri* ». Les mariages avec les fellahin sont interdits, même aux hommes. Quoique ceux-ci jouissaient de l'avantage de ne pas être égorgés en cas de transgression de la loi.

A part les *Haouära*, on rencontre des commerçants, des artisans, des journaliers. Il n'y a qu'un « tiers d'heure » de marche jusqu'à la sucrerie de Nag-Hamâdi. On s'embauchait pour une période de travail qui dure de Janvier à Mai. La fabrique travaille jour et nuit, et même les jours fériés. En 1959 la journée était payée 12 piastres, la semaine de travail était de 56 heures. Que faisaient-ils le reste du temps ? Les femmes contribuaient au budget en vendant les produits de leur basse-cour et leurs ouvrages manuels.

Héou est situé au bord du Nil, exactement au point où le fleuve tourne brusquement vers le nord, après avoir coulé sur une longueur de 60 mètres de l'est à l'ouest et 6 km du nord au sud. Ici, ainsi que le veulent les Egyptiens de tous les temps,

la rose des vents est tournée à 180° et, réellement, Halfaya Qibli sud est au nord de Halfaya Bahri-nord.

Ce n'est plus la petite cité de Zeus, mais plutôt le grand village du diable un '*beled mougarma*', une « localité de mauvais garçons » notoire.

Les *Hwiye* ont une solide réputation d'entêtement et de violence. Leur spécialité était autrefois le kid-napping. Les « qasibbe », énormes étendues de plantations de cannes à sucre, facilitaient cette dangereuse tâche. Même l'Assistance Publique refusait à cette époque de désordre d'y venir. Un jour après une discussion avec un fonctionnaire de cette compagnie, ils s'empressèrent de saccager sa voiture.

Le village moderne — *sit venia verbo* — a été bâti sur l'emplacement de la ville antique, quoique au cours des millénaires il se soit soulevé de quelque dix mètres par les décombres de centaines de maisons, restés sur place. Les enlever aurait coûté trop cher. D'autre part il n'y avait pas de canalisations. C'était un chef-lieu de « nomos » aux confins de l'empire. Aujourd'hui les chef-lieux de « *moudiriye* » en sont dotées, mais depuis peu de temps. Les « *sarâbâtiye* », les vidangeurs, n'étaient qu'un pauvre ersatz des égouts. Il en résulte que les nitrates, produits finals du métabolisme des albumines, tant appréciés en agriculture, sont restés 'thésaurisés' dans le sous-sol. Pendant des centaines les *Hüwiye* dormirent au-dessus de ces trésors. A la fin du 19ème siècle ils se réveillèrent et commencèrent à les extraire.

Ils s'arrêtèrent lorsque la presque totalité des maisons fût rebâtie au niveau de l'ancienne cité et que le Service des Antiquités y mit son veto. Seuls avaient été épargnés la grande mosquée el Amri, les tombeaux des saints, deux agglomérations de plusieurs maisons au sud du *Shêkh Gelâl* et du *Shêkh el Irâqi* et quelques maisons isolées, dont le propriétaire, rhumatisant, craignait à juste titre la proximité des eaux souterraines.

Ces excavateurs autochtones et bénévoles sont connus couramment sous le nom de *sebbâkhîn*, de la racine *s b kh*, engraisser avec du fumier. Le substantif, à reduplication de la deuxième lettre radicale, interposant un *â* long entre la deuxième et troisième lettre radicale, désigne le travailleur ou l'artisan, le féminin aussi l'instrument.

Naturellement ils ont aussi déterré ce qui reste de la cité

antique, vestiges moins pauvres que ne le veut le Baedeker. Flinders Petrie en 1904, écrivit un livre « *Diospolis Parva* »; mais il n'a étudié que les cimetières et les restes de temples au sud du canal *el Rennân el Gharbi*, à deux kilomètres de Héou. Porter et Moss répètent fidèlement les conclusions de Petrie. Chez l'Inspection des Antiquités à Qena il existe un inventaire détaillé, mais malheureusement secret de cette région. Le seul qui s'enthardit à mettre les pieds à Héou et à y voir quelque chose, était Weigall. Dans son livre « *A Guide to the Antiquities of Upper Egypt* », 2ème édition 1910, nous lisons « *The remains of a sandstone temple are to be seen among these mounds, not far from the market place.* » C'est tout.

Regardons nous-mêmes ! Du temps où l'on n'avait pas encore introduit, à cause de la culture de la canne à sucre, l'irrigation perréenne, propagatrice de la Bilharziose, cet épouvantable fléau d'Egypte, Héou a gardé l'aspect de tout village égyptien entouré des eaux de bassins deux mois par an. Sa forme est compacte, comme une forteresse ! Une rue fait le tour de toute sa circonférence. Au nord passe la rue agricole *Nag Hamâdi-Dendera-Esne-Edfou*, formant à l'intérieur du village une belle corniche ombragée, longue de 1 km. A mi-chemin se trouve une école, celle des garçons. De là le marché s'ouvre vers le sud, une place immense, dominée au nord par le *Chêkh Hocheimi*, à l'est par la mosquée *el 'Amri* et au sud par le *Chêkh Abou Haoua*, (selon les données de la boussole.) Pour un *Hûwi* voyant le fleuve passer de l'est à l'ouest la rose des vents tourne à 90° en sens contraire de l'aiguille : le nord populaire coïncide avec l'ouest scientifique. Les trois lieux saints sont situés à l'ancien niveau, 10 m. au-dessus de la place qui est creusée à fond, au point que les eaux s'infiltrèrent pendant l'inondation.

Le monticule *Chêkh Hocheimi** abrite dans son flanc un bain public antique, dont la moitié a dégringolé sur la place.

* Ainsi le veut l'Administration de l'Arpentage dans sa carte 1:2500; mais les *Hûwiye* appellent leur *chêkh* favori *Hiteimi*. Je ne pourrais trancher la question, si ce nom se dérive de la racine *h t m* casser (*hâtim* partie du mur de la *ka ba*) ou de *h t m* dogmatiser (*hâtim* juge) mais dans aucun cas de *h t m* casser les incisives d'un coup. D'ailleurs *hiteim* (emphatique incertain) est la désignation des tribus bédouins demi-parias, non soumis à la cavalleria « *del deserto* », selon une communication orale du Docteur Werner Vycichl, Genève.

Il est parsemé de blocs antiques parfois dotés d'inscriptions hiéroglyphiques, *moubalmase*, « ptolemaïsés » disent les gosses d'une éducation un peu supérieure. Ceux d'une éducation moins haute les appellent *hokkâk*, pierre à aiguiser leurs canifs et surtout à polir leurs toupies, qui sont fabriquées au nord de *Nag'-Hammâdi* avec des briques de préférence romaines et au sud avec des fruits de la *Hyphaena Thebaica*, le palmier *doum*. Percé de côté le jouet vibre en tournant comme une harpe éolienne.

Ces blocs antiques abandonnés s'étendent vers l'ouest et indiquent leur point de départ : un édifice bas, rectangulaire, sans inscriptions, ayant l'air d'un quai à l'instar de *Medamoud*.

L'artère principale de *Héou* est une rue, disons plutôt un sentier non carrossable, qui mène de l'angle sud-est du marché, à côté du *Chêkh Abou Haoua* totalement délabré, jusqu'à la lisière méridionale du village, long de quelques 600 m. Après 200 m. de marche vers le sud une muraille haute de 4 m., couverte de bas-reliefs se dresse devant nous comme un obélisque. Quelques 15 m. au sud il y a un puits revêtu de pierres de taille et une *maktra*, baignoire rectangulaire à dimensions hypertrophiques (fig. 1). A 100 m. en direction méridionale on arrive



Fig. 1

à un édifice en forme de cube, compact, haut de 3 m. 50, surhaussé à l'ouest de reliefs ptolémaïques. Sur le toit se trouvent deux très beaux chapiteaux Hathor (Fig. 2), un troisième se trouve à 50 m. vers le nord-est dans le jardin du *chêkh el beled Nebih*.

En face un pan de mur est visible, à peine, tant il est enfoncé dans le sol. Il est construit avec de belles pierres « *moubalmase* », soustraites aux temples. Cette muraille réapparaît au nord près du *Chêkh Gelâl* (fig. 3) et dans une maison à l'ouest de la *sou'eiga*, petit marché utilisé tous les jours, surnommé encore *qaisariye*, reminiscence bimillénaire du nom des Césars.

A l'ouest du marché hebdomadaire s'étend une autre grande place, séparée par une file de maisons de *Haouâra*, parsemée de



Fig. 2

grandes pierres de taille fortement abîmées, car la place est submergée profondément durant l'inondation. Elle est dominée au sud par le *Chêkh Nabâti*.

Enfin il y a un monument antique, dont le déblayement n'est pas dû aux *Hâwiye*, mais au Nil lui-même. Rongeant les bords septentrionaux du village il a mis à jour, à 50 m. au nord-est de l'école des garçons, un magnifique bain en mosaïque avec des ornements pisciformes et des *pyelof* (fig. 4), des bains de siège placés dans un hémicycle, le seul qui est resté de l'établissement, l'autre ayant été englouti par le fleuve. Il n'y a pas de doute,

ce bain devrait être transféré dans un musée. Les rayons du soleil, les flots du Nil pendant l'inondation, les talons des pay-



Fig. 3

sans qui les piétinent, tout cela n'est guère fait pour le conserver ! Les propriétaires des maisons adjacentes en ont fait un lieu

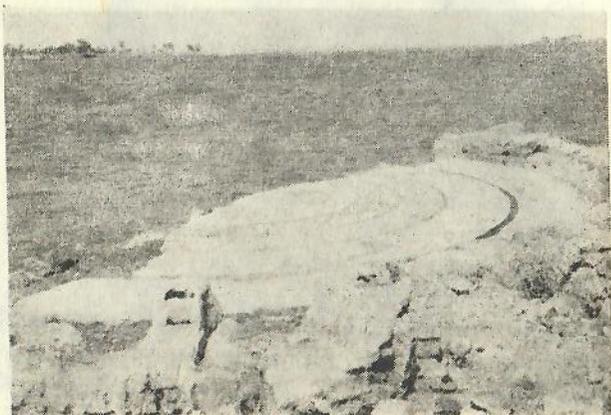


Fig. 4

de prières, malgré qu'on les ait avertis que c'était un lieu de *fawâhich*, d'immoralités au temps des Romains !

Voici l'énumération des *'anâtik*, antiquités de Diospolis Parva. Sans doute, son sol en renferme encore bien d'autres !

A LA RECHERCHE DE L'ANCIENNE MUSIQUE PHARAONIQUE

par

ILONA BORSAI

(Budapest)

Toute personne arrivant en Egypte est toujours profondément touchée par les vestiges qu'une ancienne culture d'une si longue durée a laissé partout dans ce pays. Ces monuments sont tellement éloquents, ils trahissent tant de détails sur la vie du peuple qui les a élevés, qu'ils incitent à connaître cette vie de plus en plus. Il n'est pas surprenant qu'un grand nombre de savants se soient penchés et se penchent encore sur ces vestiges avec grande attention et l'Egypte ne cesse jamais de leur révéler ses intarissables secrets. Par des fouilles on est arrivé à reconstituer non seulement les édifices mais on a aussi réussi à avoir une idée de plus en plus concrète de la « vie quotidienne » des anciens habitants de ce pays, de ses mœurs, de ses pensées, de ses sentiments. En étudiant les différentes manifestations de vie de l'ancienne Egypte on a posé aussi la question : quelle sorte de musique pouvait avoir ce peuple ?

Villoteau, un des membres de la grande expédition scientifique que Napoléon a envoyée dans ce pays, fut le premier à chercher une réponse à ce problème. Comme la musique a l'air d'être le plus éphémère parmi tous les arts, parce qu'elle disparaît immédiatement après son retentissement, Villoteau s'est vu obligé de demander le secours des arts plus « durables », en recourant d'une part aux auteurs antiques qui ont fait mention de la musique de l'Egypte, d'autre part aux représentations des scènes musicales sur les peintures murales, fresques ou statues des monuments. En se basant sur ces deux sources, il distingue dans l'évolution de la musique égyptienne deux phases : une plus ancienne, pendant laquelle prédominait la musique vocale avec quelques instruments de percussion comme les différentes sortes de tambours, sistres et crotales, et une autre, plus nouvelle,